

## Artikel

---

*Entendez mon cri*  
Dimension universelle de l'immolation

Jędrzej Pawlicki (Poznań)

HeLix 9 (2016), S. 22-26.

## Abstract

---

One of the most common images of the Tunisian revolution is the photograph of President Ben Ali in the hospital next to Mohamed Bouazizi's bed on 28<sup>th</sup> December 2010. It evokes the strength of a man about to die whose death will upset the country. The dramatic gesture of Mohamed Bouazizi helped the Tunisian society to regain public space. Reclaiming the voice is crucial for the Tunisian revolutionary dynamic. The cry of Bouazizi seems to be heard. That is why we can put into perspective the death of Mohamed Bouazizi with the immolation of Ryszard Siwiec in 1968 who had protested against the Soviet intervention in Czechoslovakia. *Hear my cry* is the title of the documentary that chronicles the last days of Ryszard Siwiec. The comparative study devoted to these heroes allows us to see the importance of the body and of her sacrifice in resistance to authoritarian systems.

## *Entendez mon cri*

### Dimension universelle de l'immolation

*Jędrzej Pawlicki (Poznań)*

L'immolation par le feu de Mohamed Bouazizi le 17 décembre 2010 a entraîné une suite d'événements qui ont bouleversé maintes idées reçues sur les pays arabes de l'Afrique du Nord. L'éviction des dictateurs en Tunisie et en Égypte a fait naître l'espoir de concilier les principes de la démocratie libérale avec ceux de la religion et de la tradition. Dans l'un de ses éditoriaux de janvier 2011, Jean Daniel, témoin de la décolonisation de l'Afrique, a ainsi exprimé ses espérances nourries sur la révolution tunisienne : « Je suis un homme âgé, mais dans ces dernières années deux événements m'auront rajeuni : le premier aura été l'arrivée d'Obama à la Maison-Blanche, le second de voir mes amis fraternels de Tunisie accomplir la première révolution d'un pays arabe après sa décolonisation ».<sup>1</sup> Le grand rêve de redéfinir la politique mondiale sous la conduite d'Obama s'étant heurtée à une désillusion inévitable, propre à toute attente collective, le Printemps arabe a également abouti à une déception généralisée. Le chaos en Libye, la guerre civile permanente en Syrie, le retour au pouvoir des généraux en Égypte et les excès des islamistes en Tunisie de l'après-Ben Ali prouvent que l'histoire est loin de se terminer. La révolution s'avère une chimère et les peuples arabes commencent à préférer la stabilité et la sécurité à la liberté (l'exemple de l'Égypte dont la population soutient le maréchal Abdel Fattah al-Sissi après la chute du président islamiste en est très instructif). Dans son poème *Banqueroute*, le poète tunisien Samir Marzouki traduit bien ce désarroi devant la situation qui devient de plus en plus effrayante :

Ils ont chassé l'insupportable  
Et nous nous sommes dits Ça y est  
La vie redeviendra potable  
Demain palier après palier  
Et l'avenir sera vivable  
Plus jamais les petits souliers  
Et le triomphe des minables  
Sur les masses éberluées

---

<sup>1</sup> DANIEL, *L'espoir*, 25.

Mais fautes d'hommes raisonnables  
En face des fous à lier  
Ils ont rendu rase la table  
Repas et miettes balayé  
Ils ont jeté caisse et comptable  
Plus personne ne peut payer<sup>2</sup>

Face à ce manque d'hommes politiques raisonnables et de moyens de mener une politique efficace, le projet de revenir à la source de la révolution tunisienne est tentant. Revoir le geste primitif de Mohamed Bouazizi permet de renouer avec la pureté des demandes révolutionnaires avant que leurs auteurs n'atteignent le stade de la désillusion. L'étincelle originaire initiée à Sidi Bouzid rappelle que l'impensable est toujours possible. Même si le mythe Bouazizi s'est vite déconstruit grâce aux enquêtes journalistiques et à la diffusion immédiate des informations sur Internet, il a gardé une certaine valeur éthique et politique. Il peut être réutilisé par ceux qui croient qu'un changement peut advenir à n'importe quel moment. Mohamed Bouazizi a rejoint le cortège des personnages comme Ryszard Siwiec et Jan Palach qui s'étaient immolés par le feu – respectivement en 1968 et 1969 – pour protester contre l'invasion soviétique en Tchécoslovaquie et étaient devenus des symboles valables pour des générations futures. Le geste sacrificiel de Bouazizi peut être inscrit dans la même logique : il est dérangeant, provoque un malaise moral et remet en question la vision acquise de la réalité.

Les récits sur Mohamed Bouazizi ne décrivent pas que l'acte du héros tunisien. Ils se concentrent aussi sur le contexte politique et social du pays, ils esquissent la situation à la veille de la révolution et mettent en relief l'ambiance asphyxiante dans la Tunisie de Ben Ali. Dans *Par le feu* de Tahar Ben Jelloun et dans *Bouazizi. Une vie, une enquête* de Lydia Chabert-Dalix, le système politique tunisien est présenté comme autoritaire, voire néocolonial. Ben Jelloun décrit les interrogatoires réguliers des citoyens organisés par la police omniprésente. Les agents déambulent dans les rues pour contrôler le comportement et les idées des gens ou pour leur proposer de devenir des indicateurs. Mohamed assiste à une descente de police qui arrête des vendeurs ambulants comme lui. En observant l'agression contre les petits commerçants, Mohamed avale sa colère et s'abstient de réagir. Les grains de la révolte sont déjà semés

---

<sup>2</sup> Le poème est cité par l'auteur dans son article sur la révolution tunisienne : MARZOUKI, *Traversée*, 53.

en lui, mais son éclosion est retardée. « Mohamed eut envie de crier », <sup>3</sup> note le narrateur. Pour l'instant, son cri est étouffé par la brutalité de la police dont les fourgonnettes roulent au ralenti dans les rues. Le système oppressif envahit aussi bien l'espace public que l'intérieur des foyers. À son retour à la maison, Mohamed suit le discours du couple présidentiel à la télé dont les propos sur la prétendue prospérité du pays sont en contradiction avec la misère quotidienne de ses habitants. Il n'est pas possible d'échapper à la gangrène provoquée par la dictature.

La Tunisie dans le récit de Ben Jelloun est un pays pourri où il n'y a pas de place pour les jeunes. La jeunesse ne peut pas s'épanouir, même si elle constitue la classe sociale la plus nombreuse. Mohamed et sa fiancée ne disposent pas d'espace pour cultiver leur intimité et faute de moyens financiers, ils retardent la décision de se marier. Quand le jeune homme décide de reprendre la charrette de son père et de devenir marchand ambulant, il n'arrive pas à trouver un emplacement lui permettant de vendre ses marchandises. Les bonnes places sont occupées par ceux qui collaborent avec la police dont les agents sont les véritables *propriétaires* du pays : « Ils se comportent comme dans les films sur la Mafia... Ils veulent leur pourcentage, les salauds » (*PIF*, 32-33), remarque un des passants indignés par les bavures des fonctionnaires. La violence de la police provoque le désarroi et l'incrédulité des citoyens devant la situation qui devient effrayante. Ils ne sont pas capables de regagner l'espace de leur pays, de le rendre vivable ou de reprendre la parole dans le débat public. Leur voix est étouffée, la parole leur a été ôtée par le système autoritaire qui contrôle les médias et prône l'idéologie officielle.

C'est pourquoi l'automutilation de Mohamed Bouazizi devient un acte contre le système. Tout en restant un acte de violence intime et tragique, il s'effectue dans « une lutte pour repousser les limites du monde esclave ». <sup>4</sup> L'immolation par le feu du jeune homme suit la dynamique de la résistance qui ne s'accomplit pas dans un cadre restreint, mais envahit la sphère publique. Conformément à la logique propre à la lutte anticoloniale, l'acte de Bouazizi sert à reconnaître le statut du citoyen et permet à l'individu de regagner la propriété de sa propre personne. Le sacrifice de Mohamed est un acte contre la propriété du maître qui contrôle tous les domaines de la vie des citoyens. Comme le rappelle Homi K. Bhabha, le meurtre, l'automutilation ou

---

<sup>3</sup> BEN JELLOUN, *Par le feu*, 27.

<sup>4</sup> BHABHA, *Les lieux de la culture*, 52.

l'infanticide constituent les formes majeures de la résistance esclave dans le contexte colonial.<sup>5</sup> Il est donc légitime de considérer le régime Ben Ali comme un système néocolonial qui impose la domination d'une classe à toute la société. Il peut être vaincu seulement par un acte brutal et violent dont la force – symbolique ou réelle – égale celle du pouvoir. L'importance du geste de Bouazizi tient au fait qu'il permet à toute une population de regagner sa voix et de réinvestir l'espace social. D'où la multitude de blogs et de chansons créés durant la révolution tunisienne. La floraison artistique qui suit l'immolation de Mohamed trouve sa source dans son cri originaire entendu et répété par ses concitoyens : « Il veut crier en grillant. Plus que la mort il appelle 'au secours', il demande de l'aide pour les autres car pour lui tout est terminé ».<sup>6</sup>

Dans le récit de Lydia Chabert-Dalix, Mohamed Bouazizi devient la figure opposée au président qui lance un défi au système autoritaire représenté par le bâtiment de l'administration : « Le voilà devant le bâtiment clinquant et doré du gouvernorat » (*BVE*, 163). Le jeune homme essaie de parler avec un représentant de la municipalité, mais on lui barre le chemin. « Il lui expliqua et cria un peu » (*BVE*, 163) : Mohamed veut raisonner le fonctionnaire et hausse la voix pour la première fois. Son immolation sera la suite logique du refus de l'écouter de la part du pouvoir. « Il est sorti de la tranchée et a poussé son cri » (*BVE*, 168). Ce cri se transforme ensuite en silence d'un homme cloué au lit d'hôpital. On connaît bien la photo représentant le président Ben Ali au chevet de Mohamed Bouazizi faite le 28 décembre 2010. Elle permet de voir la force muette de Mohamed dont le cri sera désormais répété par les Tunisiens. Étendu dans son lit au premier plan, c'est le jeune homme qui *reçoit* maintenant la délégation du pouvoir dont la fin s'approche. Mohamed meurt le 4 janvier. Son cercueil est porté par une foule d'hommes, femmes et enfants. Les mains du peuple lèvent le cercueil pour le transporter au cimetière. « Funérailles d'un Non-Président » (*BVE*, 23), note Chabert-Dalix. Le corps de Mohamed revient à la terre pour rejoindre la longue chaîne des clans, des tribus et des familles dont les sacrifices ont permis de faire jaillir la nation tunisienne. « Toute histoire a un début » (*BVE*, 24) : la Tunisie moderne trouve ses origines dans la métamorphose qui s'est opérée grâce à la mort de Bouazizi.

Son cri a été entendu et repris par la population tunisienne. Son geste est comparable à celui de Ryszard Siwiec de 1968. L'immolation par le feu a permis aux

---

<sup>5</sup> Ibid.

<sup>6</sup> CHABERT-DALIX, *Bouazizi*, 36.

deux hommes d'exprimer leur colère et d'être compris par leurs concitoyens. Même si l'automutilation de Siwiec était un acte prémédité et longuement préparé, il s'inscrit dans la même dynamique de bouleverser et de déranger. Il sert à éveiller les consciences par sa force et sa portée. La voix peut être entendue parce qu'elle est suivie par le sacrifice suprême. *Entendez mon cri*, tel est le titre du documentaire qui relate les derniers jours de Ryszard Siwiec (réalisé en 1991 par le cinéaste polonais Maciej Drygas). La dernière scène du film présente le héros enflammé qui est en train d'agiter ses bras et de crier. La foule l'entoure et ne sait pas réagir. Le geste de Siwiec est imprévu et choquant. Il en est de même avec l'immolation de Mohamed Bouazizi. Même si l'époque et le contexte séparent les deux hommes, leurs actions acquièrent la valeur universelle qui leur permet de devenir des légendes.

## Bibliographie

### Littérature primaire

BEN JELLOUN, TAHAR : *Par le feu*, Paris : Gallimard 2011.

### Littérature secondaire

BHABHA, HOMI K. : *Les lieux de la culture. Une théorie postcoloniale*, Paris : Payot 2007.

CHABERT-DALIX, LYDIA : *Bouazizi. Une vie, une enquête*, Tunis : Cérès éditions 2012.

DANIEL, JEAN : « L'espoir », *Le Nouvel Observateur* 2411 20.-26.1.2011, 24-25.

MARZOUKI, SAMIR : « La traversée du désert des élites tunisiennes », MARC QUAGHEBEUR (dir.) : *Francophonies d'Europe, du Maghreb et du Machrek. Littératures et libertés*, Bruxelles : P.I.E Peter Lang 2013, 51-63.